

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 51

Artikel: Les parapluies
Autor: Kolb, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224272>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :

Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :

Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



LE FILON

LE Francillon étai on petiou lulu que n'avâi djamé rein einveintâ, pas pî le fi à copâ le burro, mâ que s'ein créâi on moué. E r'avê étâ récrutâ dein l'ao carabinieri, et failliâi le vâire quand é passâve pé lo velâzdo avoué son pétairu, le dzor dé l'Abbây. Avoué sa cordetta rodze ein écarsalle, é se goncilliâve quemeint on polet, é sé tegnâi assé râi tiet onna latta dé borne, et on are dzerâ qué sé preinsâi po le Colonel Bornand âobin Monsu Chultesse, tant é crânâve.

Et po la dzappa, djamé cé mâina-mor n'ave la leinvoua toquâi, et djamé é n'étâi mafi dé dévesâ, todzo po sé bragâ. Quand é ra passâ l'écoûla, à Lozena, lou z'âtres sordats li vailiâivont mau et l'avant bâtiâ « Filon », pasqu'é sé bragâve todzo d'avâi z'u le filon, et çosse et cein.

On coup, peindeint la réposâie dé midzor, mon Filon et son cammerâdo étâivont dé rêbedou su l'ao tieuses. Dé bé savâi que mon corps sé veintâve dé tot ce qué sâve, ce qué r'avê iû, odzu, pu et fé.

Quâise-té, Filon, li fâ on Valâisan de Nen-daz, âo momeint iô lo caporat eintre dein lo pâilo. Té assé meinteur tiet on'agasse.

Lo caporat, que lé cognessâi prâo, einterve avoué on ton de rogomme :

— Y a-té cauqu'on, cé, qu'esse onna ball, écriture ?

— Mé, que crie le Francillon, ein preinseint la position.

— E-te onna tota balla ?

— Ouâi, caporat. A l'écoûla, y écrisâive mi tiet lo régent.

— Adon, te va emmodâ lestameint âo pâilo dé sou-z'off por ébaragni et vouâidji le cratchâo. Rompez !

Djan-Pierre dé le Savolles.

TOT SÈ RETRAOVE, MA...

LE dzor, su le papâi, lâi onna folhie que sé dit : *Objets perdus*, et onn'au-tra que l'è écrit dessu : *Objets trouvés*. Cein que lâi a de courieure, l'è que po l'è z'objets perdus lâi faut 'na pucheinta colonda et que po cliâo que sant trovâ faut pas atant de ligne. Faut crêre que l'è mé damâdê de pêdre que de trovâ. Et tot parâi, tot sé retrâove. Accutâ-vâi stasse, se n'è pas veré.

Pantelet l'étâi zu pé la vela, l'autr'hî po atsetâ quaque taquenisse de bouan : dâi babouche po la fenna, on bescoumo po lo petit, onna gueliama ein patte po la bouîba et on litre de bon cognac por li quand l'arâi dâi crau à l'estoma. L'a trovâ tot cein que voliâve, l'è babouche cé, l'è bescoumo lé, la gueliama pe levê, lo cognac assebin. Et l'è montâ su lo trame avoué ti cliâo paquêt pé l'è bré. L'è z'a betâ su sè dzè-nâo et de coûte li, et l'è z'a reprâ quand l'è dècheindu.

Quand l'è arrevâ à l'ottô, l'a compta sè paquêt dâotrâi coup : ion, dou, trâi... n'a jamé

mode po la vela po coudhî retrovâ son litre que manquâve, vo sêde pas que l'ère : son preinsât à li : sa botolhie de cognac. Eh vâi ! son cognac.

Sein fère ne ion, ne dou, mon Pantelet reinmode po la vela po coudhî ret dovâ son litre que regrettâve rido. on lâi avâi de que tot cein qu'on trovâve failliâi lo portâ pé la police. Va dan dein tote l'è gapiounâve po demandâ s'on avâi trovâ son cognac. Pertot on lâi repond : « Na ! » et cein lo bourlâve. N'ein restâve que iena. Arâi-te mé de tchance lé ? Lâi va dan et dit dinse :

— On n'a pas raportâ, per hazâ, onna botolhie de cognac.

Et l'agent l'a repondu :

— Na, mâ on a apportâ *elli que l'a trovâie* !
Marc à Louis.

DÉCLARER SA FLAMME !

Un directeur d'agence cinématographique, épris sans espoir d'une collaboratrice, s'est suicidé après avoir mis le feu au dépôt des films. (Les journaux).

LN voilà une façon de déclarer sa flamme : flanquer le feu partout, puis se brûler soi-même ! Décidément, nous vivons une époque étonnante...

Jadis, quand on sentait l'amour incendier son cœur, on ployait le genou devant la dame de ses pensées. Levant vers elle un regard incendiaire, on avouait : « Yolande ! je vous aime ! » à quoi la gente damoiselle répliquait, soulignant son dire d'une brûlante ceillade : « Eugène, moi aussi ! » Et c'était fait pour la vie !...

Hier, les bouillants jouvencaux passaient le plus clair de leur temps à brûler de multiples flammes. Mais, partagés de telle sorte, ils mouraient célibataires, consumés par ces incendies successifs.

Maintenant, on ne déclare plus sa flamme, parce que le feu de la passion s'alimente de titres au porteur, de petits sacs dodos, de jolies petites piles d'écus, par des collections de papiers verts ou bleus, peut-être roses ! Et ce n'est pas là que la pure flamme de l'amour trouverait aliment qui lui convienne...

Le malheureux industriel dont les journaux rapportent la tragique histoire n'a envisagé qu'un côté de la question : il l'a résolue brutalement. A vrai dire, le commerce des étoiles de cinéma ne lui a rien valu, et c'est pourquoi, à la façon d'un mélo, il s'est exclamé : « Elle me résistait, je me suis tué ! » lorsque saint Pierre lui a demandé son *curriculum vitae*...

Demain ? — Ne parlons pas de demain, puisque nous ne sommes pas sûrs d'y jouer un rôle. Revenons plutôt sur cet attendrissant passé, où l'on ployait le genou devant la grâce des demoiselles ! Ah ! quel bon temps ! quel temps c'était ! On se sentait le cœur tout chose, et l'on osait confier son trouble à quelque belle enfant ! Aujourd'hui, le cœur n'existe plus qu'à l'état de viscère et l'on n'ose en comprimer les battements qu'après un 100 m. plat ou un 110 m. haies, et encore... Triste époque !

Déclarer sa flamme ! ce sera, demain, une expression déchuë ! Bonnes gens qui avez connu ces moments délicieux, n'oubliez pas votre aveu de jadis, avec émoi songez au passé disparu et dites-vous que vous seuls aviez la bonne part !

St-Urbain.

LES PARAPLUIES

PARDON, Monsieur, mais c'est mon parapluie que vous emportez.

Horace Courducol regarda ses mains : chacune d'elles tenait un pépin.

— Oh ! excusez-moi, monsieur, dit-il de sa voix faible et hésitante. Je suis d'une distraction... Avant de payer ma barbe, j'ai pris mon parapluie ; maintenant, je m'empare du vôtre... Ils se ressemblent, alors, n'est-ce pas... Je suis confus.

Le propriétaire du deuxième parapluie reprit son bien en souriant.

— Ce sont des erreurs qui arrivent, fit-il. C'est moins grave que si vous me preniez ma femme. Il est vrai que ceci serait difficile : je ne suis pas marié.

Les deux hommes se saluèrent. Le propriétaire du deuxième parapluie reprit sa place dans le fauteuil et commanda au garçon coiffeur :

— La barbe et d'assez près, je déjeuner en ville, Gustave.

Pendant ce temps, Horace Courducol, encore rouge de l'incident, sortait du salon de coiffure, non sans s'être pris le pied dans le paillason et avoir manqué de passer au travers de la porte.

Quand il fut dans la rue Saint-Lazare, il s'arrêta pour essayer de se souvenir des courses qu'il avait à faire avant de se rendre au bureau.

— Ah ! oui, pensa-t-il tout haut, il faut que je passe aux Nouvelles Galeries.

Et il partit d'un pas mou en sifflotant une marche militaire.

Horace Courducol était un petit bourgeois d'une cinquantaine d'années. Sous-chef de bureau aux Travaux publics, il habitait en banlieue, avec sa femme, sa fille et sa nièce.

Chaque matin, il débarquait à huit heures moins vingt et se rendait tout doucement à son bureau. Il aimait à flâner dans les rues, s'amusant d'un rien : d'une devanture originale, de la chute d'un cycliste, des manœuvres d'un avion.

Courducol avait cette supériorité sur ses semblables : il parvenait assez facilement à passer des heures sans penser, c'est-à-dire à penser à la même chose, ce qui était encore le meilleur moyen de reposer ses méninges peu fatiguées de petit bourgeois tranquille.

Sa femme, sa fille et sa nièce le chargeaient rarement de commissions, car le brave homme eubliait tout. Ce matin-là, pourtant, Mme Courducol lui avait dit :

— Ecoute bien, Horace, ton parapluie n'est plus un parapluie, mais une passoire. Avant d'aller aux Travaux publics, tu me feras le plaisir de passer aux Nouvelles Galeries. Là, tu t'achèteras un nouveau pépin dans les quinze francs et, par la même occasion, tu m'en prendras un dans les mêmes prix. Sauras-tu ?

— Parbleu !

— Oui, tu crois que tu sauras. Enfin, nous verrons bien.

Père pourrait m'en acheter un aussi, intervint Virginie Courducol. Les baleines du mien se détachent, une réparation coûterait aussi cher.

Enfin, Jacqueline, la nièce, proposa à son tour :

— Pendant que tu y seras, mon oncle...

— Tu veux aussi que je t'achète un parapluie ? répondit, effrayé, Courducol, à qui la mission

paraissait importante. Voyons, récapitulons : un parapluie pour ma femme, un pour ma nièce, un pour ma fille...

— Cela fait quatre, conclut Mme Courducol.
— Non trois.

— Quatre avec le tien ! Il oublie déjà le sien. Ah ! ce sera du joli. Que va-t-il nous rapporter ?

— Je vous rapporterai quatre parapluies, répliqua en se révoltant timidement le bureau-crata. Je sais encore acheter quatre parapluies : un d'homme et deux de femme.

— Et trois de femme.

— Oui, et trois de femme. Avec vos réflexions, vous me feriez perdre la tête.

Virginie proposa :

— Faut-il t'inscrire la commande sur un bout de papier ?

— Virginie, riposta Horace avec une certaine dignité, je te prie d'être respectueuse. Ton père n'est pas encore gâteux. Deux parapluies d'homme et trois de femme, c'est-à-dire deux de femme et trois de... Enfin, je sais... Oui, je sais. A ce soir, je vais rater mon train avec vos histoires.

Quand il fut sur la route, les trois femmes lui crièrent encore en riant :

— Quatre parapluies !

— Un d'homme et trois de femme !

— Ne te trompe pas !

— Fais un nœud à ton mouchoir !

Lorsque Courducol entra dans le compartiment, la dernière recommandation de ses « femmes » lui revint à l'esprit.

— Elles ont raison, pensa-t-il, je vais faire un nœud à mon mou... Allons, bon, c'est bien de moi, ça !

Il venait de constater qu'il avait oublié de prendre un mouchoir.

Si surprenant que cela soit, maintenant que vous connaissez le bonhomme Horace Courducol pénétra dans le magasin préféré de ses « femmes ». Il poussa la grande porte et s'arrêta après trois pas. Un employé vint à son aide :

— Monsieur cherche ?

— Oui, le rayon de... des...

— Je vois, la confection pour hommes. Deuxième étage, près les rubans. Vous avez un ascenseur à droite.

— Non, non ! ce n'est pas la confection.

— Alors, les gants, les chaussures, la parfumerie, la layette, les...

— Ne m'embrouillez pas... Ah ! oui, j'y suis : les parapluies.

— Au fond de la galerie.

— Merci.

Un quart d'heure après ce court dialogue, Courducol avait fait ses achats.

— C'est pour envoyer ? demanda le chef de rayon.

— Oui, c'est-à-dire non, je les emporte. Faites-moi voir encore : un parapluie d'homme et un, deux, trois de femme. Ce doit être cela. Le mien, celui de ma femme, celui de ma fille, celui de ma nièce. Oui, le compte y est, je ne me suis pas trompé.

Horace Courducol paya, prit le lot de pépins et se dirigea vers la sortie. Devant la porte, il recompta ses parapluies.

— Allons bon, je m'en doutais, je me suis fichu dedans !

Et il revint trouver l'employé qui l'avait servi.

— Dites-moi, mon ami, j'ai dû me tromper. Je devais acheter quatre parapluies et voici que j'en ai cinq.

— Mais vous comptez le vôtre avec, répondit l'employé en souriant.

Horace, tout confus, sortit sans mot dire.

Le train de 19 h. 7 est en gare. Horace, qui n'a pas oublié au bureau (grâce à l'amabilité d'un collègue) son précieux colis, monte dans un compartiment encore vide.

Deux fois, trois fois, quatre fois, il compte ses parapluies. Il n'en a pas perdu un seul. Qui oserait prétendre, maintenant, qu'il est incapable de remplir une mission de confiance ! Il le démontrera aisément à « ses femmes ».

19 h. 7 : le train va partir. Déjà un employé

ferme la portière, quand un voyageur se précipite et monte dans le compartiment occupé par le sous-chef de bureau et ses cinq pépins. L'homme qui vient d'arriver s'est installé en face de Courducol et, tout en soufflant, car il a couru, il regarde son compagnon de voyage.

C'est curieux, le visage de ce voisin ne lui est pas inconnu. Où a-t-il vu cette tête-là ? Au café ? Non. Ah ! mais oui, parbleu, c'est le client qui, chez le coiffeur, avait pris son parapluie croyant saisir le sien. Mais que voit-il, Courducol a maintenant cinq parapluies. Est-ce que par hasard ?... Parbleu ! le doute n'est pas possible, après l'incident du matin dans le salon de coiffure. Et lui, bonne poire, qui avait pris cela pour une simple distraction !

L'homme qui vient de monter dans le compartiment regarde Courducol en hochant la tête. Courducol, qui l'a reconnu aussi, lui sourit. Alors, désignant d'un doigt tremblant d'indignation, les cinq parapluies que le petit bourgeois tient entre ses jambes maigres, le compagnon de route du bureau-crata lance, à mi-voix, dans un sourire amer :

— Bonne journée, hein ?

Jean Kolb.

L'AFFAIRE EXCEPTIONNELLE

*Par un de ces riants matins,
Je pénétrais avec Georgette
Dans un de nos grands magasins :*

*« Il faut, dit-elle que j'achète
Des gants, qui sont, en ce moment,
Donnés pour une bagatelle ;
Je t'assure que c'est vraiment
Une affaire exceptionnelle. »*

*Elle en fit emplette aussitôt
Pour le moins de cinq à six paires ;
Et, m'indiquant un boléro*

Brodé d'arabesques légères :
*« Un cadeau ! Cent cinquante francs ;
(Ça vaut cinq cents ! prétendit-elle) ;
C'est... (je vois que tu le comprends),
Une affaire exceptionnelle ! »*

— « Si je comprends ! Peux-tu douter ?

La chose est claire, mon amie,

Et même je dois ajouter

Que c'est là de l'économie ! »

On lisait à tous les rayons,

En lettres sensationnelles,

Ces mots : Rabais, Occasions,

Affaires exceptionnelles !

Georgette emporta des jupons

Qui lui semblaient indispensables,

Un corset et quelques coupons

Laissés à des prix abordables.

Je crois que le diable, malin,

Pour mieux vider notre escarcelle,

Mettait toujours sur son chemin

Une affaire exceptionnelle.

Nous sortîmes des magasins,

Ne pouvant nous offrir un coche,

Car en ayant tout dans les mains,

Nous n'avions plus rien dans la poche !

« Félicite-moi, mon chéri,

Tu dois être fier, reprit-elle,

D'être l'enviable mari

D'une femme exceptionnelle ! »

Elle croyait être, ô candeur,

Une économe ménagère !

Jugez un peu, si, par malheur,

Elle avait été dépensière !

O vous, trop confiants époux,

Qu'une femme aimable ensorcelle,

Ouvrez l'œil et méfiez-vous

De l'affaire exceptionnelle !

Georges Dubut.

Une petite expérience. — Un chien, dans la rue, mord un monsieur. Le maître du chien se précipite vers le mordu :

— Votre adresse, monsieur ! J'irai prendre de vos nouvelles, me rendre compte du dommage...

— Je vous remercie...

— Non ! c'est moi... Mon chien a des allures bizarres. Avant de le faire abattre, je voudrais savoir, par les symptômes qui se manifesteront en vous, s'il est enragé !

SUR LE VIF

A H ! mon Dieu ! je n'ai plus pensé aux tomates et mon mari en veut absolument ! Je suis éreintée, et il faut que je redescende !

Madame a fait son marché, parce que Eudoxie s'occupe d'un savonnage. Or, Madame a choisi un cinquième étage pour voir bien clair, pour être à l'abri de la poussière, pour n'avoir pas de bruit au-dessus de soi. Elle n'a pas voulu d'ascenseur parce que cela peut se démolir. D'ailleurs, elle avait dix ans de moins quand elle est venue habiter là, et elle ne prévoyait pas qu'elle perdrait et l'élasticité de ses ans plus jeunes, et la mémoire...

C'est ainsi que quand les tomates ne sont pas dans le sac au marché, Madame se voit contrainte de reprendre le chemin détesté de cet escalier.

Elle est énervée quand elle revient :

— Qu'as-tu ? lui demande naïvement son mari.

— Ce que j'ai ?... Je n'en puis plus !

— Pourquoi donc ?

— Il a fallu que je monte deux fois les étages !

— Pour quelle raison ?

— Pour tes tomates !

— Oh ! mes tomates ! mes tomates !

— Naturellement ! si tu n'étais pas si coléreux, je ne me serais pas donné la peine de retourner en chercher, mais pour avoir une scène...

— Je te ferai remarquer, ma chérie, que la scène, c'est toi qui la provoques...

— J'en étais sûre !... Je suis fourbue et je serai encore coupable.

— Je n'ai pas dit cela !

— Tu en meurs d'envie ! Tout est toujours de ma faute.

Madame pleure parce que la lassitude l'a rendue irritable, ce qui se comprend, mais ce n'est pas du tout de la faute de son mari.

Après un moment d'accalmie, monsieur reprend doucement :

— Ma chérie, je t'ai indiqué souvent le système de l'ardoise.

— Tu me prends pour une infirme, interrompt Madame, avec reproche...

— Nullement, mais on peut être sujet à des défaillances de mémoire...

— Ma mémoire est excellente.

— Que vas-tu t'imaginer là ! à propos d'ardoise !... Si je ne notais pas mes courses sur mon carnet, j'en oublierais la moitié.

— Naturellement, un homme !

— Comment, un homme ?

— Qui a un tas de choses inutiles dans la tête.

Madame ne sait plus quoi répliquer. Le ton persifleur de monsieur l'agace furieusement. Elle prend de nouveau le parti de pleurer, de parler de sa mère si bonne, de son père si dévoué, de l'harmonie qui régnait entre ses parents.

Un coup de sonnette, Madame mère entre, agitée, volubile :

— Ton père vient de me faire une scène !

C'est un égoïste... J'avais oublié une commission et il m'a forcée, tu entends, forcée à retourner la chercher.

Madame junior réplique suavement :

— Comment ! à votre âge, vous vous arrêtez encore à des puérilités pareilles ! Il y a longtemps que mon mari et moi en avons fini avec ces bêtises. Moi, d'abord, pour ne rien oublier, j'ai une ardoise...

MON CARNET

Il y a quelqu'un qui nous oublie moins vite que notre meilleur ami : c'est notre créancier.

—o—

Je parierais volontiers qu'il y a plus de jeunes filles sachant danser que de jeunes filles sachant l'orthographe.

—o—

Un de mes amis prétend que la seule supériorité incontestable de l'homme sur les animaux est de se moucher le nez.

—o—

Je connais des gens qui professent un tel respect